

ARGUMENTER. À LA RENCONTRE DE LA LIBERTÉ

Loïc Nicolas¹

Les liens entre « argumentation » et « liberté », tant s'en faut, ne sont pas évidents. En effet, quel rapport peut-il y avoir entre cette pratique du discours qu'est l'argumentation et la capacité sociale autant que politique de poser des choix en conscience et en responsabilité ? Celui qui argumente est-il libre ? Est-il plus libre que celui qui n'argumente pas ? Difficile d'être catégorique. Difficile de trancher. L'objet de ce texte n'est pas là. La liberté, du reste, ne saurait être regardée comme un aboutissement ou comme un accomplissement, ni même comme un but que l'on s'assigne. Au contraire, c'est une dynamique, un souffle : une rencontre, justement ; une rencontre transitoire. Une rencontre qui survient lorsqu'on ne s'y attend pas. Une rencontre qui, d'abord, nous parle du chemin accompli, du parcours, des méandres et des détours, mais aussi des impasses, des ratés, des chemins rebroussés. Une rencontre qu'on ne saurait voir comme une fin en soi. D'ailleurs, toute proclamation définitive de liberté – je suis libre ! – n'est-elle pas, précisément, une imposture ? Dès lors, comment rencontrer la liberté, même de façon fugace ? Inutile de dire combien notre vie démocratique a besoin de cette rencontre, c'est-à-dire de l'incertitude et du flou à travers lesquels

¹ Membre du laboratoire PROTAGORAS de l'IHECS, Loïc Nicolas est spécialiste en argumentation et persuasion. Docteur en langues et lettres (ULB), diplômé en sciences sociales et politiques (Université Paris I et EHESS), il est chercheur, speechwriter et conseiller en communication. Le texte proposé ici a été rédigé dans le cadre du projet INsPIrE de l'IHECS.

Argumenter. À la rencontre de la liberté

cette rencontre survient. Car le flou, à bien des égards, est ce qui rend possible la rencontre.

En même temps, le flou qui accompagne le voyage argumentatif nous dérange, inquiète, rebute. En effet, dans notre vie quotidienne, qu'elle soit intellectuelle, sociale ou politique, sans arrêt, nous attendons de l'assurance et des certitudes ; des positions tranchées et définitives ; des vérités inattaquables. Nous aimons ce qui est stable et confortable. Le sentiment de sécurité nous dispense de questionner plus loin ce que nous voyons comme définitif. Or, la liberté ne se rencontre jamais qu'en acceptant d'entrer, malgré tout, c'est-à-dire malgré les risques que cela comporte, dans l'espace du discours ; un espace flou, incertain – là où les arguments s'échangent, se produisent, se dénoncent, se mettent à l'épreuve du monde et des autres. La liberté se fait jour, non parce qu'on la cherche, mais parce qu'on décide de travailler, de frayer avec le flou qui habite le monde – pas pour l'évacuer, mais pour l'appivoiser.

L'acte fondateur, c'est la reconnaissance du défaut d'évidence. Le manque, son acceptation, est initiateur de la recherche. Le doute est là. Il interroge. On ne peut complètement y échapper. Par suite, l'acte de recherche importe bien plus que les arguments qui seront découverts ; plus que notre capacité à combler ou à compenser le défaut initial. L'enjeu n'est pas tant de dépasser le doute que de tirer parti et profit de l'acte de recherche – du voyage lui-même. L'argumentation est un outil ; son usage est libérateur. C'est un outil de recherche, un artisanat, un chemin que l'on emprunte, et d'une certaine manière, comme je l'ai dit, un voyage... sans retour et aussi sans limites. Une telle assertion, je le sais, est étrange.

A priori, l'argumentation n'implique aucun déplacement, aucun changement d'état. À première vue, argumenter, c'est donner des preuves à sa thèse, c'est assurer autrui de la validité de celle-ci, de sa valeur, de son opportunité ou de sa justesse. C'est expliquer dans quelle mesure et pourquoi « on a raison » de penser ce qu'on pense. D'ordinaire, nous nous représentons celui qui argumente comme faisant du « surplace ». Mais n'est-ce pas là une conception erronée de l'argumentation ; trop simple et triviale. Argumenter, ce n'est pas *seulement* dire pourquoi ses opinions sont bonnes *pour soi* et en fonction de son point de vue. C'est apporter, aux yeux d'autrui, des raisons d'y adhérer – c'est-à-dire des raisons pour lesquelles autrui devrait, lui aussi, les faire siennes. Du même coup, c'est reconnaître, en argumentant, que nos opinions, nos idées ne sont pas lumineuses ; pas aussi lumineuses qu'on aimerait le penser ou qu'on voudrait le croire. En somme, si l'opinion, l'idée que l'on a était *vraiment* claire, limpide pour soi-même comme pour tout un chacun... il n'y aurait pas besoin de partir en quête d'arguments ni de justifications. Il n'y aurait aucun besoin de s'interroger ni de chercher des appuis pour éclairer autrui. Argumenter ce qui *déjà*, croit-on, est évident, c'est montrer, par définition, que l'évidence n'est pas – pas pour tout le monde, du moins.

Par suite, accepter d'entrer dans le champ de l'argumentation, c'est prendre en charge le flou et l'incertain qui habitent nos propres vues. Cette acceptation n'est *souvent* pas consciente. Nul ne souhaite l'afficher, surtout dans l'espace (de la communication) politique. Personne ne veut témoigner de sa fragilité. Et pourtant, qu'on le veuille ou non, argumenter, c'est toujours faire un pas dans l'inconnu des raisons possibles – et peut-être impossibles. C'est admettre qu'il existe des raisons de ne pas adhérer. Il y a donc bien un déplacement, un voyage vers un ailleurs ; vers

un point de vue depuis lequel nous n'avions peut-être jamais pensé regarder nos propres opinions, thèses et idées. Lorsqu'on est seul avec soi-même, confortablement installé dans son cabinet de travail ou dans sa tour d'ivoire ; lorsque personne n'est là pour nous interpeller ou nous interroger, les idées et les opinions que l'on a nous paraissent absolument évidentes. Elles font sens. Il n'est pas besoin de les justifier. Leur clarté ne fait aucun doute.

C'est donc bien la présence d'autrui – qu'il s'agisse d'un contradicteur ou d'un sceptique, ami ou ennemi, mouche du coche, peu importe – qui nous oblige à sortir de ce confort initial où tout va de soi. C'est lui qui nous invite à accomplir le voyage argumentatif et à partir en quête. Encore faut-il, bien sûr, accepter l'invitation qui nous est faite ; accepter de se mettre en route. En même temps, se mettre en route, c'est prendre un risque : en effet, on ne sait jamais ce qu'on va trouver chemin faisant. Et peut-être ne trouvera-t-on rien de vraiment convaincant ou de pertinent pour autrui – aucun argument valable pour les autres que soi. Comme je l'ai dit, avant que quelqu'un, un contradicteur, un adversaire, un concurrent, ne nous fasse voir le manque de clarté ou le défaut d'évidence, tout est bon pour confirmer encore et encore l'évidence première – celle qui ne fait aucun doute.

À ce titre, un exemple me vient. Je le tiens de Martha Nussbaum, une philosophe américaine. Dans *Les Émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, Nussbaum raconte ce qui, un jour, est arrivé au jeune Billy Tucker – étudiant dans une école de commerce. À l'occasion d'un cours, son enseignant demande à Billy – comme aux autres élèves, du reste – de chercher des arguments « contre » la peine de mort ; des arguments valables et convaincants ; des arguments qui pourraient

faire changer d'avis un adversaire politique solide. Billy est surpris et embarrassé, car, de son côté, il est favorable à la peine de mort. Et, pour lui, on ne peut argumenter de façon convaincante que « pour » la peine de mort, non pas « contre ».

Être « pour », c'est être du côté de la raison et du bon sens. Facile, pour lui, de confirmer que son opinion est la bonne. Facile de rejeter comme sans valeur l'opinion politique adverse. En somme, Billy n'avait jamais imaginé, jamais pris conscience qu'il puisse exister, dans l'espace politique de l'argumentation, des arguments capables de défendre valablement une autre thèse que la sienne. En faisant cet exercice qui consiste à mettre ses propres opinions à l'épreuve, il s'est alors rendu compte que des arguments, jusqu'à présent insoupçonnés, pouvaient se faire jour lorsqu'on se met *vraiment* en quête. Il a vu qu'il était à même de formuler des arguments pour justifier et pour défendre une autre vision du monde que la sienne. Autant dire que c'est ici, pour lui, une petite révolution intérieure.

L'histoire ne dit pas si l'étudiant a changé d'avis – à vrai dire, là n'est pas la question ni l'enjeu. En revanche, Billy a, semble-t-il, pris conscience que ses vues, sur ce sujet comme sur d'autres, ne sont pas évidences et que le monde est infiniment plus ouvert qu'il ne l'avait jamais imaginé. Ouvert, oui ! Il est désormais beaucoup plus respectueux des opinions et des idées d'autrui. Il est aussi plus empathique ; plus intéressé par ce que pensent les autres ; plus à même de comprendre ce qui se produit dans le chef de tous ceux qui pensent autrement, depuis une autre place. En se mettant en quête de raisons et de justifications inverses à ses idées, en acceptant de voir depuis un autre point de vue, il s'est, tout compte fait, libéré du carcan (à la fois politique et dis-

Argumenter. À la rencontre de la liberté

cursif) trop étroit dans lequel, et par lequel, il pensait (et parlait) jusqu'alors.

Cette anecdote converge avec mon expérience personnelle de formateur en argumentation. Voici quelques années, huit ans environ, je m'étais donné pour tâche de montrer, à travers une mise en pratique, la valeur profonde de l'argumentation. Mon public était composé d'enseignants et d'apprentis philosophes – principalement des Français. L'exercice n'était pas difficile. Le sujet, quant à lui, était modérément sensible : le « mariage pour tous ». Il s'agissait alors, pour les participants, de chercher des arguments capables de soutenir un discours « contre » le mariage pour tous. Peu importe qu'ils y soient favorables ou non... le défi était seulement de s'exercer ensemble à argumenter. Les participants étaient plutôt de gauche et convaincus de la valeur réelle de la mesure – voyant en elle une avancée sociale. L'enjeu n'était certainement pas de dénoncer le « mariage pour tous », mais d'inviter chacun à mettre à l'épreuve ses propres convictions et la *doxa* des partisans de ce projet social et politique. Or, force est de constater que la majorité des participants à la formation n'a pas voulu prendre le risque d'argumenter contre son sentiment d'évidence, contre ses convictions politiques. Pourquoi ? Par peur de se « salir la bouche » m'a-t-on répliqué ! On croit rêver...

Ce refus de l'exercice est, à mes yeux, aussi intéressant qu'il est inquiétant pour l'avenir de la démocratie. Que des philosophes puissent refuser d'imaginer et de formuler des arguments susceptibles d'appuyer une autre thèse que la leur ne prête guère à l'optimisme. La peur dont témoigne leur réaction, c'est celle du voyage. Les uns et les autres n'ont pas voulu se mettre en quête ni éprouver leur vision des choses, ceci par crainte des arguments ambigus ou ravageurs qu'ils pourraient (peut-être) rencon-

trer sur la route ; par crainte de devoir admettre les limites de leurs propres opinions ; par crainte d'avoir à reconnaître le manque d'évidence de celles-ci. Inutile de dire que la démocratie a infiniment à perdre dans des comportements de ce type.

En refusant de se mettre à la place de son contradicteur ; en refusant d'imaginer les arguments qui soutiennent les opinions et les idées politiques inverses aux siennes, on restreint, du même coup, ses capacités à persuader autrui. Pourquoi ? Justement, parce que faire l'effort de persuader – il s'agit bien d'un *effort* sans garantie de succès –, c'est tâcher de produire des arguments, des raisons et des justifications fondés sur l'univers de croyance et de représentation de celui ou de ceux qu'on cherche à persuader, à rallier à ses vues, à convertir.

Refuser de se mettre à la place de l'adverse, du contradicteur ; refuser d'imaginer ce qui motive, ou peut motiver, ses opinions, thèses et idées, c'est aussi s'empêcher de trouver les arguments capables, potentiellement, de le faire changer d'avis. C'est se retrouver démuni, sans armes, pour défendre la valeur de ses idées propres. Les sophistes de l'Antiquité l'avaient bien compris. Ils enseignaient une méthode, un chemin. Ils transmettaient des outils et disaient à leurs élèves : si vous voulez persuader quelqu'un, ne partez pas de ce que vous croyez être digne d'adhésion, mais de ce que pense votre vis-à-vis. Mettez-vous à sa place, et construisez votre argumentation depuis son point de vue. Chaïm Perelman, bien plus tard, ne soutiendra pas autre chose. Au reste, cette attitude, contrairement à ce qu'on dit souvent, n'est pas relativiste. Les opinions ne se valent pas, certaines ont évidemment plus de valeur que d'autres. Mais, dans le monde flou et incertain des affaires humaines, là où l'évidence n'est pas, il n'y a pas d'autre choix, aucune autre voie, que de

prendre place dans l'espace du discours en formulant des arguments dignes d'être acceptés par ceux qu'on s'efforce de persuader à coups d'arguments.

Je le dis souvent : on peut avoir les meilleures idées du monde, les plus beaux projets, les thèses les plus probantes, si on ne trouve pas les arguments susceptibles de rallier ceux qui nous écoutent et qui ne sont pas acquis à notre cause, alors c'est un peu comme si nos idées, projets et thèses étaient sans valeur. Et si on veut les *trouver*, encore faut-il accepter de les *chercher* en mettant à l'épreuve notre sentiment premier d'être dans le vrai, le juste, le probant. Le « mariage pour tous » est *possiblement* une bonne idée – il ne s'agit pas de le nier, tant s'en faut. Mais partir du principe que c'est *forcément* une bonne idée et que ses adversaires sont, par définition, dans l'erreur et coupables de leur incapacité à voir cette évidence qui devrait leur crever les yeux... c'est avoir une piètre opinion de la démocratie et du travail argumentatif qui la rend possible – et sans lequel elle ne saurait être.

On voit maintenant dans quelle mesure la pratique de l'argumentation représente l'occasion exceptionnelle de se libérer – je ne dis pas d'être libre ! –, de se libérer, donc, des limites étroites du trop proche horizon ; de la *doxa* environnante ; des idées toutes faites ; des vérités factices et dérisoires. On comprend ici tout ce que la démocratie peut avoir à gagner à enseigner les voies de l'argumentation dans les écoles et à livrer aux citoyens cet outil qui les invite à chercher des raisons par-delà leurs convictions propres ; qui les invite à ouvrir le monde des possibles ; qui les invite à respecter les opinions d'autrui ; qui leur donne les moyens efficaces de dénoncer ces opinions s'ils les trouvent inacceptables et dangereuses.

Le plus inquiétant pour la démocratie, c'est que, trop souvent, les citoyens sont démunis ou mal outillés ; ils ne savent que répondre – alors ils se résignent. Force est alors de signaler que dans une société où l'argumentation n'est plus enseignée ou pratiquée, les extrêmes de tous horizons, les populistes et les démagogues disposent d'un boulevard... plus personne n'est en mesure de leur donner la répliquer ; plus personne ne veut ou ne peut prendre le risque de dénoncer leurs mots qui, dès lors, deviennent ravageurs.

Bibliographie

Dupréel Eugène, *Les Sophistes. Protagoras, Gorgias, Prodicus, Hippias*, Neuchâtel – Paris, Éd. du Griffon – PUF, 1948.

Goyet Francis, *Les Audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2009.

Nicolas Loïc (dir.), *Le Fragile et le flou. De la précarité en rhétorique*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

—, *Discours et liberté. Contribution à l'histoire politique de la rhétorique*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

Nussbaum Martha, *Les Émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, trad. Solange Chavel, Paris, Climats, 2011 [2010].

Perelman Chaïm et Olbrechts-Tyteca Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988 [1958].

Taleb Nassim Nicholas, *Le Cygne noir. La Puissance de l'imprévisible*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2012 [2007].